

Histoire du général des Yakshas

Un conte de Nguyễn Dữ traduit en français par Nguyễn Trần Huân
sous l'égide de l'UNESCO

L'éminent lettré Van-Di-Thành, originaire de la préfecture de Quoc-Oai¹, était un homme courageux et altier. Il ne se laissait pas séduire par les cultes hérétiques. Les Esprits des fleurs et de la lune, les démons féroces et les temples des cultes non reconnus par l'État ou par les Annales officielles, il les méprisait et n'en avait pas peur.

A la fin du règne Trùng-quang de la dynastie des Trần, les habitants moururent en grand nombre. Les mânes de ces morts, inassouvis et sans appui, formèrent des bandes. Tantôt ils frappèrent à la porte des auberges pour s'enivrer des restes d'un repas. Tantôt ils poursuivirent des prostituées, à la recherche d'une union sexuelle passagère. Ceux qui les rencontrèrent, tombèrent gravement malades. Mais malgré les prières et les sacrifices, les sorciers et les magiciens, rien n'y fit. Ils agissaient à leur guise, dans les champs, sans aucune retenue. Di-Thành, ivre, passait par là à cheval. Les démons eurent peur et se dispersèrent un moment. Di-Thành, à haute voix, cria à leur adresse :

— Vous êtes tous des vaillants. Vous êtes seulement victimes de la malchance. Je suis venu vous voir pour discuter avec vous sur des questions d'intérêt. Venez, ne vous esquiviez pas.

Les démons se rassemblèrent peu à peu et invitèrent Di-Thành à la place d'honneur. Ce dernier leur demanda :

— Vous aimez semer les malheurs chez les hommes,

et les faire mourir. A quoi cela peut-il vous servir?

— A augmenter nos effectifs, lui répondirent-ils.

— Si vous voulez augmenter vos effectifs, à quoi sert-il de nuire aux hommes? Du moment que votre armée s'accroît ainsi, la part de nourriture de chacun doit diminuer, et si les hommes meurent trop, les sacrifices qu'ils vous offrent se font forcément plus rares! Quel intérêt avez-vous à le faire avec tant de joie? Votre passion est tellement déchaînée que même ravins et vallées ne peuvent plus être comblés. A côté de votre violence cruelle, les tigres et les loups ne sont guère féroces. Il suffit que vous y trouviez avantage pour que vous n'abandonniez même pas un pan de robe ou un morceau de papier! Pour remplir votre ventre, vous ne reculez même pas devant un vase brisé ou un pot cassé. Vous vous épuisez à trouver des flacons et des verres. Vous vous précipitez à la recherche de votre pitance. Vous semez des malheurs, vous répandez des calamités, vous usurpez les pouvoirs de la création. Vous regardez dans les chambres, vous criez sur les poutres, vous jetez le trouble dans le moral du peuple. Vous vous réjouissez de ce que vous avez fait, alors que moi, j'en ai honte. D'autant plus que le Ciel use de la bonté et non de la force, les hommes aiment la vie et non pas le meurtre; mais vous vous érigez en dispensateurs de bonheurs et de malheurs, vous tombez dans l'exagération et la licence. Dieu ne peut vous pardonner et ses châtiments viendront certainement. Comment ferez-vous pour y échapper alors?

— Nous agissons ainsi contre notre gré, répondirent les démons, l'air affligé. Les circonstances nous desservirent, nous, lorsque nous étions en vie. Une mort injuste nous a frappés. Nous n'avons rien pour manger quand nous avons faim et personne ne s'occupe de nous. Nos os blanchis s'entassaient parmi les herbes, tristement, et sur l'étendue de sable jaune; nous nous exposons glacés au vent d'automne. C'est pourquoi, nous ne pouvons nous empêcher de nous grouper pour chercher de quoi subsister. D'ailleurs les temps

vont changer. La décadence commence. Les hommes vont être dispersés. L'Enfer nous laisse libres et nous avons son autorisation. Nous craignons que l'année prochaine ce ne soit pis encore.

Là-dessus, de la cuisine, on apporta les mets qui étaient copieusement étalés. Il leur demanda d'où venait la nourriture. Ils lui répondirent que le bœuf provenait de tel hameau, que l'alcool venait du ferment de tel autre village. Notre jeune homme mangea goulûment comme un courant d'eau. Il avala la nourriture aussi vite que le vent et la pluie. Les démons s'en montrèrent très satisfaits et se dirent entre eux :

— Voilà le chef qu'il nous faut.

Ils s'adressèrent alors en ces termes à Van-Di-Thành :

— Nous sommes comme un essaim de corbeaux, chacun de nous vivant séparément et isolé. Sans chef, nous ne pouvons plus durer indéfiniment. Mais si vous, Seigneur, consentez à venir, c'est que le Ciel aura voulu que vous soyez notre chef.

— Je suis à la fois un lettré et un guerrier accompli. Même peu capable, je pourrais assumer cette tâche. Mais le monde de lumières et celui de ténèbres sont séparés; qu'est-ce que je vais faire de ma vieille mère? répondit Van-Di-Thành.

— Non pas, Seigneur, répliquèrent les démons. Nous vous demandons seulement de faire respecter l'autorité et de nous donner des ordres. Le jour, nous nous disperserons, chacun dans son territoire. La nuit, un envoyé viendra vous soumettre le rapport. Nous n'oserions pas vous déranger.

Di-Thành alors :

— Si, malgré tout, vous avez besoin de moi, j'accepte, à condition que vous me juriez de suivre six conditions de travail.

Les démons acquiescèrent et convinrent de se réunir en tel lieu pour célébrer la cérémonie à la troisième nuit. Le jour fixé, les démons se réunirent. Un vieux démon vint en retard. Di-Thành ordonna

qu'on le fit décapiter. Tous les autres furent saisis de peur. Puis Di-Thành prescrivit :

— Vous devez tous respecter mes ordres. Ne soyez pas licencieux et débauchés. Ne troublez pas le peuple par des pertes de vies humaines. Ne faites pas des actes de banditisme et sauvez les gens en difficulté. La nuit, ne vous attroupez pas en clans; le jour, ne vous métamorphosez pas sous d'autres formes. Si vous m'obéissez, je serai votre chef. Dans le cas contraire, je vous punirai. Écoutez bien mes paroles pour ne pas avoir à vous repentir plus tard.

Alors il les classa en sections de quatre cents et de cent démons qui devaient lui rapporter toutes les nouvelles concernant le Bien et le Mal. Plus d'un mois se passa ainsi. Un jour que Di-Thành était assis pour se reposer, il vit venir un homme qui se prétendit l'envoyé de l'Enfer, et l'invita à venir avec lui. Di-Thành voulait s'enfuir; il lui dit alors :

— C'est l'ordre du roi de l'Enfer. Parce qu'il sait que vous êtes un homme de bien, droit et fier, il veut vous récompenser d'un titre honorifique. Vous ne serez ennuyé en aucune façon. Je vous prie de ne pas le refuser. Je peux seulement vous laisser un petit délai. Venez quand vous voudrez, je vous attendrai sur la route.

L'homme disparut ensuite. Di-Thành convoqua donc tous les démons et demanda leur avis. Ceux-ci répondirent :

— Oui, tout cela est vrai, et nous n'avons pas encore eu le temps de vous informer. L'autre jour, le roi de l'Enfer, constatant l'état de trouble du monde actuel, a institué quatre compagnies de Yakshas, chaque compagnie étant commandée par un chef. Ce chef dispose d'une grande autorité. Il peut punir ou faire mourir les gens, et la vie de tous les êtres vivants est dans sa main. Sa mission est d'importance et ne peut se comparer aux autres fonctions mandarinales. Comme vous jouissez depuis longtemps d'une grande renommée, nous vous avons recommandé avec insistance auprès de lui. Et c'est pour-

quoi il a l'intention de vous nommer à ce haut poste.

— D'après vous, ce serait un bonheur ou un malheur pour moi, leur demanda Di-Thành.

— Dans l'Enfer, lui répondirent les démons, le recrutement des fonctionnaires est semblable à la promotion à l'état de bouddha. Pour obtenir ce grade, toute corruption ou tout hasard est impossible. Celui qui se conduit avec droiture sera promu à de hautes fonctions, même s'il n'était qu'un être obscur. Celui qui a une conduite malhonnête et perfide, même s'il était très connu, ne sera jamais promu. Cette mission d'entraînement et de contrôle, à qui doit-elle revenir, sinon à vous, Seigneur! Mais si vous ne parvenez pas à abandonner l'amour de votre femme et de vos enfants, et si vous tardez trop longtemps, nous craignons que cette place ne soit prise par un autre et cela nous contrariera beaucoup.

Di-Thành changeant brusquement de ton, leur dit :

— Si la mort est haïssable, le renom est difficile à acheter. À plus forte raison, un pinceau trop bien taillé finit par s'éteindre, un pin trop touffu finit par être abattu. Sans son plumage, le faisan ne ferait jamais son propre malheur. Sans ses défenses, l'éléphant ne serait pas condamné à mourir brûlé. L'oie sauvage est sacrifiée parce qu'elle ne sait pas chanter. Les arbres Hu et Lich vivent longtemps du fait qu'ils sont inutiles. Jen Hœi², mort à trente-deux ans, fut nommé au grade de Sieou-wen dans l'Enfer. Tchang-ki, qui n'avait que vingt-sept ans, fut rappelé au ciel pour composer l'inscription du « Pavillon de Jade³ ». Le grand homme né en ce monde, s'il ne peut porter de l'or sur son dos, ou du jade sur ses pas, doit laisser un renom dans les siècles futurs. À quoi bon se plonger la tête dans cette vie impure et comparer d'une manière sordide la longueur de vie des uns et des autres!

Sur quoi, il arrangea les affaires de sa famille; il mourut quelques jours après.

En ce temps-là un habitant du village, Lê-Ngô, ami intime de Di-Thành, était en voyage dans la région de Quê-Duong et logeait dans une auberge. Une nuit, peu après la première veille, il vit venir un homme chevauchant un cheval de l'espèce Thanh-song, suivi d'une nombreuse escorte qui demanda à passer la nuit. Le patron de l'auberge souleva le rideau pour l'accueillir. Lê-Ngô admira que la voix du nouveau client ressemblât étrangement à celle de Di-Thành, mais que le visage différât un peu. Il voulut sortir pour l'éviter, mais l'homme lui dit :

— Votre ancien ami vous reconnaît, vous ne le reconnaissez donc pas ?

Alors il lui rapporta le lieu de sa naissance, son nom et son origine. Il lui dit aussi qu'il avait une fonction importante dans l'Enfer, qu'il était monté en grade. En sa qualité de vieille connaissance de Lê-Ngô, il voulait le voir, d'où la raison de sa visite d'aujourd'hui. Puis il se débarrassa de son manteau de fourrure, qu'il mit en gage pour acheter de l'alcool. Après quelques tournées, Lê lui dit à propos :

— J'ai passé ma vie à acquérir des mérites pour la vie future. Je n'ai jamais pensé à agir dans mon propre intérêt, encore bien moins à nuire aux autres. Dans mon enseignement, je tâchais d'aider les autres selon leur capacité. Pour mes propres études, je mettais toutes mes forces dans le travail de recherches. Je n'ai pas de pensées utopiques et jamais je n'ai commis d'exagération à l'égard de moi-même. Et pourtant je dois aller partout à la recherche de ma subsistance, mon ombre solitaire attachée aux crochets d'autrui. Mon enfant pleure de froid, ma femme crie de faim. Quand je rentre, je n'ai pas une pailote pour m'abriter contre le vent; quand je sors, il me manque un chapeau de feuilles pour me protéger contre la pluie. Je cours à l'Est, je me précipite à l'Ouest, de jour en jour davantage. Mes camarades d'autrefois au contraire, ont réussi les uns après les autres dans la carrière mandarinale. Pourtant leurs talents ne valent pas mieux que le mien alors que leurs avenir seront cent

fois, mille fois différents du mien. Pourquoi existe-t-il donc des heureux et des miséreux, et pourquoi cette dissemblance ?

Di-Thành lui répondit :

— Les honneurs et les richesses ne peuvent être qu'emandés. La pauvreté et la misère sont prédestinées. C'est pourquoi Tang⁴ est mort pauvre, bien qu'il ait eu une montagne de cuivre à sa disposition. Tcheou⁵ vit dans l'embarras à cause de l'enfant « Voiture ». Quand le destin le veut, le vent souffle à la montagne de Ma-tang⁶; si la malchance s'installe, la foudre s'abat sur la stèle de Tsien-fou⁷. Sans cela des hommes vertueux comme Yen-Min⁸ auraient dû monter jusqu'aux nuages bleus! des grands poètes comme Lou et Lo⁹ sont pourtant restés de pauvres gens à « l'oreille jaune »¹⁰ : car ce qu'aucun homme ne peut faire, le Ciel le fait; ce qu'aucun homme ne peut faire arriver, le destin le fait. Ce qu'on estime chez le lettré, c'est qu'il ne flagorne pas dans la pauvreté; oui, même acculé à la misère, il n'en est que plus inébranlable. Il travaille selon son rang et agit selon les circonstances. En ce qui concerne la détresse ou la réussite, le tranchant ou l'émoussé, nous n'y pouvons rien.

L'alcool étant épuisé, on ralluma la lampe pour continuer la conversation jusqu'à une heure avancée. Absorbés par la causerie, nos deux amis ne sentaient aucune fatigue. Le lendemain matin, au moment de l'adieu, Di-Thành, congédiant les autres, dit à Lê-Ngô :

— Je viens de recevoir de l'Empereur Céleste la nomination au poste de commandement en chef des démons des épidémies. Ceux-ci se répandront dans les différentes régions du pays et y causeront des famines et des guerres. Le peuple souffrira beaucoup; quatre ou cinq sur dix survivront. A part ceux qui ont une bonne fortune, je crains que, jades ou pierres, tous ne soient brûlés ensemble. Vous avez peu de chance et je crois que vous n'en réchapperez pas. Il vaut mieux que vous retourniez vite au village. Ne restez pas ici en territoire étranger.

Lê-Ngô dit : « Puis-je compter sur votre puissance ? »

— Cette affaire ne relève pas de ma compétence et je n'ose pas transgresser les règlements. Le nord du fleuve Truong-giang dépend de mon autorité. Le commandant en chef, Dinh, s'occupe de tout le territoire qui s'étend à l'ouest du fleuve. Je commande les démons habillés de noir; ils sont encore charitables. Mais ceux que commande Dinh, habillés de blanc, sont très cruels. Vous ne devez pas négliger de faire attention.

— Qu'est-ce que je dois faire, alors? lui demanda Lê-Ngô.

— Chaque commandant de corps de troupe envoie la nuit plus de mille démons répartis dans les diverses régions pour provoquer les épidémies. Vous devez préparer des repas copieux avec beaucoup de vin et de nombreuses victuailles que vous mettez dans la cour. Les démons viennent de loin et ne manqueront pas d'avoir faim et soif. Comme ils trouveront les repas déjà tout préparés, ils les dévoreront sans aucun soupçon. Observez-les d'une cachette pour attendre. Quand vous verrez qu'ils vont finir le repas, vous sortirez de votre cachette et vous vous prosternerez devant eux. Mais surtout ne dites rien! Peut-être que cette façon d'agir vous sera d'une certaine utilité.

Ils se séparèrent ensuite en pleurant.

A son retour au village, une grande épidémie sévissait déjà. Lê-Ngô trouva sa femme et ses enfants alités et presque sans connaissance. Il fit alors préparer un grand repas avec beaucoup de vin et le servit la nuit. Il aperçut effectivement une dizaine de démons qui descendirent des airs. Ils se regardèrent entre eux et dirent :

— Nous avons tous faim; comment saurions-nous délaissier ces mets. Nous n'avons jamais entendu dire qu'on est puni pour quelques gorgées de vin.

Alors ils s'assirent en rond autour du repas. L'un d'eux, habillé de pourpre, s'assit au milieu, gravement; les autres se rangèrent des deux côtés pour le servir, les uns tenant des haches et des couteaux,

les autres des livres et des registres. Quand ils allaient finir de boire, Lê-Ngô accourut et se prosterna devant eux. L'homme à l'habit de pourpre dit :

— Nous sommes en train de boire. Qu'est-ce qu'il vient faire ici, ce gars-là ?

Les démons lui répondirent :

— C'est sûrement celui qui a préparé le repas. Sa famille est très malade et il demande qu'on le gratifie d'une récompense.

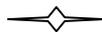
L'homme habillé de pourpre entra dans une violente colère. Il jeta le registre à terre et dit :

— A-t-on jamais vu échanger cinq vies humaines contre un repas si frugal ?

Les démons lui dirent :

— Puisque nous avons mangé son repas, comment pouvons-nous rester inexorables ? Si, pour le sauver, nous devons être punis, nous accepterions de bon cœur les châtiments.

L'homme habillé de pourpre réfléchit un instant, puis, d'un trait de vermillon, effaça une dizaine de mots et s'en alla. Quelques jours après, toute la famille de Lê-Ngô fut guérie. Celui-ci, en reconnaissance de ce que Di-Thành avait fait pour lui, construisit un petit temple pour lui rendre un culte. Les habitants du village vinrent souvent y faire des prières et leurs vœux étaient souvent exaucés.



**NOTES SUR CE CONTE
A LA PAGE SUIVANTE**



1. Préfecture du Nord-Vietnam.
2. Elève de Confucius; mort à trente-deux ans.

3. Tchang-Ki a la réputation de faire très vite les compositions littéraires. Il est invité par l'Empereur Céleste pour faire une inscription au Pavillon de Jade dans le Ciel.

4. Allusion à l'histoire de Tang-T'oung, favori du roi Wen-ti des Han. Propriétaire d'une montagne de cuivre, il mourut dans la pauvreté.

5. Histoire de Tcheou-Chou à qui l'on prédit qu'il sera pauvre à une certaine date, quand il rencontrera un enfant nommé « Voiture ». A cette date, prudent, Tcheou ramasse toutes ses richesses, les met dans sa voiture et s'enfuit. La nuit tombe; il s'arrête pour se reposer. Survient une femme enceinte qui lui demande l'autorisation de s'abriter sous la voiture. A minuit, la femme accouche d'un petit garçon qu'elle nomme « Voiture » en souvenir des circonstances qui président à sa naissance. Et dès ce moment, comme c'est prédit, Tcheou essuie, dans son commerce, échec sur échec. Il finit dans l'indigence.

6. Allusion à l'histoire de Wang-Pou des T'ang qui, grâce à un vent favorable, peut parcourir en une nuit une longue distance (de la montagne de Ma-Tang à Nan-Tchang).

7. Allusion à l'histoire de cet étudiant pauvre des Song, qui veut faire l'estampage d'une stèle réputée de la pagode de Tsien-Fou. Comme

il fait déjà nuit, il attend le lendemain pour commencer son travail. Mais à minuit, un violent orage se déchaîne et la stèle est pulvérisée par la foudre.

8. Elèves de Confucius.

9. Deux grands poètes de la dynastie des T'ang.

10. Expression signifiant qu'on est dans la gêne.